

## LE PRINCE DE GALLES

Cette nouvelle, à laquelle pourtant on s'attendait, causa un vif chagrin à tous les habitants de la maison.

—Que ferai-je sans toi ? soupirait Zora, j'avais pris la douce habitude de te voir à mes côtés.

—Pourquoi n'es-tu pas née dans l'Yémen, disait Kaddour, tu n'aurais pas connu d'autres usages que ceux des femmes arabes, et tu te plaisais parmi nous.

Ali ne disait rien, mais une grande tristesse se répandit sur son visage.

Nadège aussi était triste, son cœur se déchirait en se séparant des gens au milieu desquels elle avait vécu.

Cependant Kaddour prit à part son beau-frère et après lui avoir fait le compte de son immense fortune, il lui demanda Nadège en mariage pour son unique héritier.

A dire vrai, Nicolas Ipatoff ne fut pas aussi surpris que l'on aurait pu le croire ; il se doutait bien qu'Ali ne restait pas indifférent aux charmes de sa fille, mais il répondit qu'il laissait Nadège libre de décider elle-même sur son avenir et autorisa son neveu à lui faire part de ses intentions.

Tout cela était peu oriental, il faut en convenir, mais le jeune homme avait assez habité l'Europe pour ne pas s'en étonner.

Ce fut dans la cour intérieure du harem que Mlle Ipatoff donna audience à son cousin.

Ali-ben-Kaddour lui dit simplement son affection et combien il serait heureux si elle voulait l'épouser.

La jeune fille baissa les yeux et ne répondit point. Ali prit ce silence pour un refus et le cœur brisé, il dit d'une voix tremblante :

—Alors, adieu, ma cousine ; mais où que vous soyez, ma pensée sera avec vous ; et, si jamais vous avez besoin de l'amitié d'un frère, souvenez-vous de moi.

Elle tremblait un peu, la vaillante Nadège, mais dominant son émotion, elle répondit :

—Ce n'est pas sans regret que je quitte votre maison, mon cousin, j'y ai été fort heureuse et j'aurais voulu ne jamais m'en éloigner.

—Eh bien ! dit Ali, en souvenir d'elle, acceptez cet écriin que je croyais être mon cadeau de fiançailles et qui n'est, hélas ! que mon cadeau d'adieu. Et, il offrit à la jeune fille les plus belles perles qu'il eût pu se procurer.

—Hélas ! dit Nadège en secouant la tête, vous m'offrez, Ali, le seul bijoux que je ne puisse accepter ; car j'ai fait vœu de ne point porter de perles jusqu'au jour...

Comme elle n'achevait point sa pensée, le jeune arabe l'interrogea.

Alors donnant un libre cours à la peine qui l'oppressait, émue, palpitante, hors d'elle-même, embellie par le sentiment généreux qui l'animait, elle lui conta le grand péril couru par le fils de la nourrice, et lui rappela un à un tous les dangers auxquels sont sans cesse exposés les pêcheurs de perles.

—Ah ! Ali ! dit-elle en levant vers lui ses yeux noyés de larmes, la peine que me cause cette pensée me suit et m'opprime comme un remords : je voudrais... Ah ! tenez, si j'étais à votre place, je voudrais, usant de tous les moyens que Dieu même accorde à l'intelligence, faire du travail funeste de ces pauvres plongeurs un labeur joyeux.

—Je le sais, toutes ces transformations sont difficiles et coûteuses ; mais quel plus noble emploi peut-on donner à une belle intelligence et à une grande fortune ?

Étonné et charmé, Ali sentit passer dans son âme la vaillance de la jeune fille ; et, pour la première fois, il se sentit ému de pitié pour ces plongeurs au milieu desquels il avait grandi ; et qu'il connaissait par leurs noms ; leurs misères, leurs souffrances lui apparurent dans toute leur horreur, et il se demanda si, en effet, il n'était pas responsable des malheurs qui pourraient arriver à l'avenir.

—Ah ! dit-il, cousine Nadège, heureux sera celui auquel vous donnerez pour guide votre chère petite main.

—Ali, dit-elle, et sa voix devint grave, je vous



A TOUTES LES ÉPOQUES DE SA VIE.

jure que je ne la refuserai point à celui qui m'offrira un collier dont les perles n'auront coûté ni larmes, ni souffrance.

Le jeune Arabe arrêta sur elle un regard pénétrant, son front s'illumina d'un rayon d'espoir, il se recueillit et prononça ces mots :

—Nadège Ipatoff, à mon tour je vous jure que dans un an, c'est moi qui vous apporterai un tel collier.

Elle répondit simplement :

—C'est bien, Ali, je vous attendrai.

## VI

—Tu pars demain, disait la pauvre Fatou en aidant sa jeune maîtresse à faire ses préparatifs de voyage. Tu nous abandonnes, méchante ; tu t'en vas là-bas, là-bas dans le pays de la neige, où le froid est si grand que même l'eau des rivières s'arrête pétrifiée.

—Ta vieille Fatou ne t'aura plus pour te conter ses peines, elle n'entendra plus ta douce voix lui dire les mots qui consolent...

Et la négresse cachant son visage dans son pagne se mit à sangloter.

Mais Nadège jeta ses deux bras autour du cou de la pauvre femme, et toute rougissante se pencha à son oreille.

—Ecoute, lui dit-elle d'une voix heureuse, tes angoisses sont finies, ma bonne Fatou, tes fils n'exposeront plus leur vie en pêchant les perles et moi, ne le dis pas, je reviendrai bientôt ici ; et pour toujours.

S. E. ROBERT.

## LE FILS DE SON PÈRE

Le baron Rapineau, dans un moment d'expansion à son fils. — Dis-moi, mon enfant, que ferais-tu si je mourais ?

Le fils (avec abandon). — Je ferais mettre les scellés partout, pour que les d mestiques ne chipent rien !

## UN BONHEUR ENVIE.

Un convoi funèbre passait par la rue craig. Corbillard de première classe, chevaux richement caparaçonnés, entassement de couronnes et de bouquets.

Madame Pipelet reste devant sa porte, balai béant, et dit à la marchande de vins :

—Sont-ils heureux, les riches !